

EDITH PEILLE



UN DUO D'ENFER

IS EDITION

EDITH PEILLE

UN DUO D'ENFER

© 2013 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition
Avec la participation de Anne-Lucille Giraud
Illustration de couverture : Virginie Cartier /
Cédric Queval

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Chapitre I

Anouk se déshabilla. En petite tenue, elle contempla son reflet : ce soir, elle voulait être à son avantage.

Elle n'avait pas eu le temps de rentrer se changer. Il lui avait fallu se débrouiller dans les exigües toilettes pour dames situées au-dessous du bureau, avec leur éclairage impitoyable et leur odeur de cave.

Sa robe neuve était pendue à la porte du cabinet : pas la robe noire classique, ni la peau de léopard de femme fatale, mais un modèle élégant à sept cent cinquante euros, d'un rose très clair, qu'une garniture de perles opalines faisait chatoyer. Une robe de Cendrillon choisie pour la rendre aussi féminine et fragile qu'une poupée de porcelaine.

Voilà l'allure qu'elle voulait se donner : moins femme fatale que femme tout court.

« Allons dans un grand restaurant, avait dit Géraud, lundi, au petit déjeuner. Quelque part où l'on pourra parler. »

Les questions avaient éclaté dans sa tête comme du *pop-corn* dans une poêle brûlante. Parler de quoi ? Et

pourquoi pas tout de suite, dans l'appartement ? Anouk les avait refoulées. À la place, elle avait fait plein de courses.

Tout au long de la semaine, jour après jour, elle avait trimbalé ces interrogations en elle, telle une bombe à retardement au creux de son ventre. Alors, était-ce arrivé ? Était-elle sur le point de devenir Madame Tout-le-monde, qui pesterait sur l'école ou l'état de sa pelouse en banlieue ?

D'une main mal assurée, elle ouvrit le robinet et s'aspergea les joues d'eau fraîche. En avant pour les peintures de guerre : un trait de crayon pour souligner l'arrondi des sourcils et du mascara pour capter l'attention sur ses yeux bleu clair.

Quel rouge à lèvres ? « Rouge Coco » était passé de mode, évidemment. De même que, franchement, « Aqualumière », relique de son coup de tête pour un mannequin qui l'avait finalement plaquée pour une fille de dix-sept ans.

« Kiss Kiss G. » était plus indiqué. Elle passa plusieurs fois le bâtonnet sur ses lèvres puis découvrit ses dents, d'une blancheur satisfaisante sur ce fond rouge.

Et si elle se trompait ? Et si Géraud voulait tout simplement discuter des nouvelles charges de l'appartement, ou mettre au point leur voyage au Pays basque ?

Anouk pencha la tête pour accrocher une boucle d'oreille en considérant cette possibilité. Non. Géraud était un juriste, un homme cramonné à ses habitudes.

Chaque année, en janvier, il achetait ses costumes pendant les soldes. Toujours deux, des *Cerruti*, bleu marine ou gris anthracite. Il appelait sa mère le dimanche

soir – toujours à la même heure –, attrapait son annuel rhume des foins juste après la Chandeleur et laissait chaque fois exactement dix pour cent de pourboire.

Dieu merci, il n'avait rien d'imprévisible. S'il voulait « parler », c'est qu'il avait quelque chose d'important à dire.

Juchée en équilibre précaire sur une jambe, tel un flamant rose, puis sur l'autre, Anouk enfila des bas extrafins. Elle se glissa ensuite avec précaution dans sa précieuse robe puis la remonta sur son corps, frissonnant sous le soyeux effleurement. Une fermeture Éclair dissimulée sur le côté l'ajusta contre ses petits seins, créant par miracle un discret décolleté.

Elle glissa ses pieds dans des trotteurs avec un imperceptible soupir de regret pour les escarpins à lanières, aux talons de dix centimètres, qu'elle avait vus rue de Passy. Quel dommage que Géraud ne fût pas plus grand ! Elle se rappela sombrement qu'une relation réussie reposait sur des compromis.

Quelques ajustages, un nuage de parfum : elle était prête. Avait-elle la tête de l'emploi ? Son cerveau était envahi de mots qu'elle n'avait jamais associés à sa propre personne : fiancée, fiançailles, lune de miel, Monsieur et Madame, papa et maman...

Saisissant le lavabo à deux mains, elle se regarda de plus près. Un visage fin et triangulaire, un teint qui manquait de hâle, des clavicules saillantes, des membres longs... Trop longs ? Elle était aussi grande que bien des hommes : à l'école, on se moquait d'elle.

Se pouvait-il qu'un homme aimât cet être-là ? Elle tapota sa nouvelle coupe courte – encore soixante

euros ! –, ses cheveux si noirs, si foncés, qui contrastaient tant avec la clarté de ses yeux.

« *Anouk la belle* » disait sa mère, qui lui avait donné ce prénom signifiant « Grâce ». Mais c'était quand elle avait six ans. Il était impossible de savoir ce que sa mère eût pensé d'elle à présent.

En se tournant pour évaluer cette inconnue, elle se rappela ces ballerines, celles qui virevoltent mécaniquement sur une jambe dès que l'on ouvre la boîte à musique. Elle aussi pivotait sur elle-même, riant un peu, quand elle s'emmêla les pinceaux et faillit perdre l'équilibre. Le mouvement avait déplacé une boucle de cheveux et, en la lissant en arrière, elle eut la vision de sa main gauche à l'annulaire nu, ce qui la dégrisa.

« C'est bon d'être désirée, dit-elle à sa jumelle dans le miroir. Et merveilleux d'être aimée ».

Elle n'avait plus trente ans. Serait-ce agréable de dire « nous » après tant d'années d'intimité avec le « je » célibataire ?

Oui. Géraud était l'homme de sa vie. Elle en était sûre !

Le restaurant qu'il avait choisi, dans le quartier des Halles - Beaubourg, était un établissement nouveau et très cher, si assuré d'être un endroit à la mode qu'Anouk passa devant deux fois avant de repérer la petite plaque gravée.

Elle appuya sur l'interphone. Aussitôt, un jeune homme aux cheveux oxygénés coupés en brosse lui ouvrit. Elle se retrouva dans une salle d'attente meublée selon les derniers diktats de la mode pour donner l'impression que l'on était « chez soi. »

Des canapés voluptueux flanquaient une cheminée factice avec des statues sur le manteau ; des magazines et de « vrais livres » étalés dans un savant désordre sur les tables basses, et même un échiquier, apparemment délaissé en milieu de partie.

Des marches basses descendaient à la salle de restaurant. Il en émanait des parfums à la mode et la rumeur désinhibée de convives complètement à l'aise dans leur réussite.

Le nom du restaurant, se souvint-elle, était « Aux rois des palais » : tout un programme !

Comme le serveur ouvrait la voie, Anouk observa que toutes les tables étaient occupées.

Géraud se trouvait là, juché sur une banquette bien rembourrée, un brin trop raide entre des polochons jaune citron. Costume strict, mine austère, il relisait, sourcils vaguement froncés, un document quelconque au-dessus duquel planait son stylo. Peut-être, connaissant Géraud, une liste de leurs qualités compatibles ?

Il avait l'air si peu à sa place parmi ces snobinards des médias et ces cols blancs prétentieux que le visage d'Anouk se fendit d'un sourire affectueux et mutin. Son anxiété s'effaça. Elle comprit que le choix de ce restaurant était un hommage et se jura de garder pour elle ses commentaires moqueurs. Elle serait amusante, charmante, prévenante : la compagne idéale.

Elle descendit les marches, attendant qu'il la remarque. Lorsque ce fut le cas, il parut surpris, presque choqué. Anouk se sentit valorisée. Fourrant ses papiers dans une poche intérieure, il bondit pour l'accueillir et l'embrassa tendrement.

— Anouk, tu es splendide !

— Je sais...

Elle lui posa les mains sur les épaules et sourit, puis recula pour se faire admirer comme il convenait.

— C'est mon nouveau moi. Tu ne croyais tout de même pas que j'étais née en pantalon !

Son exubérance sembla le déconcerter.

— Non, bien sûr ! Tu es toujours magnifique.

Il tira la table pour qu'elle puisse s'asseoir devant lui puis reprit sa position. Quel adorable avocat, avec son beau visage carré, ses yeux bruns et graves, ses cheveux ondulés bien coupés ! Sa famille allait l'adorer. Elle se demanda s'il lui avait déjà acheté une bague et, si oui, où il la tenait cachée...

Un garçon apporta les menus et retira une bouteille d'un seau à glace près de la table.

— Champagne ?

— Absolument.

Elle lui décrocha un sourire étincelant.

— Qu'est-ce que l'on fête ?

— Eh bien, répondit-il l'air intimidé. Nous sommes vendredi soir.

Anouk retint sa langue. Après huit mois de vie commune, elle savait fort bien ce qu'il préférait : le vendredi, c'était acheter des plats chez le traiteur, regarder un DVD, puis s'endormir de bonne heure. C'est vrai qu'il travaillait très dur.

Comme le serveur remplissait son verre, Anouk constata avec surprise que la bouteille était à moitié vide.

Cela ne lui ressemblait pas, de boire seul. Il devait s'être donné du courage.

— Alors, tu as passé une bonne journée ? s'entendit-elle demander.

Du calme ! se morigéna-t-elle. Déjà, elle virait à la parfaite épouse.

— Pas mal. Le mois prochain, ils se réuniront pour élire les nouveaux associés principaux. Adam pense que j'ai une chance.

— Adam dit toujours ça.

Anouk grignota deux pistaches grillées, puis elle remarqua sa moue et ajouta vivement :

— Mais je suis sûre qu'il a raison. Tu es le roi des divorces ! Hé, regarde !

Elle désigna le menu, espérant lui faire oublier son manque de tact.

— *Kyopolou* à la Caspienne, cinquante euros ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un genre de blini ou de crêpe je pense, fourré au caviar. Ça fait cher de l'œuf de poisson, non ?

— Pas si c'est du béluga. Quand j'étais petite, mon père m'a emmenée une fois à Saint-Pétersbourg, à l'époque où le CERS de Biarritz l'avait envoyé travailler à « l'Ermitage ». Nous sommes allés à un dîner de gala. J'avais douze ans. C'était la première fois que je goûtais du caviar, mais je n'ai jamais oublié. Le paradis sur Terre. Allons, essaie.

— Le poisson me donne de l'allergie, tu le sais bien... Je vais prendre le consommé.

— Bien.

Géraud était abonné au consommé.

Il y eut un silence embarrassé. Soudain, Anouk se sentit empruntée dans sa robe de luxe, parmi les absurdités chics de ce lieu, souriant à cet homme qui lui souriait aussi. C'était comme s'ils étaient dans une pièce de théâtre, ayant tous deux oublié leurs répliques.

Afin d'animer la scène, elle se lança dans une pantomime de fille pour choisir son menu. Est-ce que ça ne faisait pas trop grossir ? Bien sûr que non, jamais elle ne pourrait être grosse. Est-ce que ça n'était pas trop aillé ? Quelle importance ? Il adorait l'ail.

Elle s'extasia sur le restaurant. Comment avait-il fait pour trouver de la place ? Comme c'était original de mettre des plumes dans les vases au lieu de fleurs !

Géraud répondit distraitement et se moucha, disant qu'il était peut-être allergique aux plumes. Anouk réprima un très léger agacement. Géraud avait toujours été timide : il fallait le laisser avancer à son rythme.

C'était sa timidité qui avait d'abord retenu son attention, ce soir-là, dans cette galerie.

Géraud était venu à un vernissage avec son patron et l'affreuse épouse de ce dernier, l'une de ces glaciales femmes du monde aimant à se croire des amies des arts, quand elles ne sont pas chez leur manucure ou en train de faire du shopping avenue Montaigne.

Anouk était censée être là pour jeter un coup d'œil à la concurrence, mais elle avait déjà bien du mal à rester debout. Encore sous le choc de sa rupture avec Ethan, elle

se sentait faible et sans énergie. Personne ne lui parlait ; elle savait qu'elle transpirait la défaite et le malheur.

Depuis son poste d'observation, dans un coin, adossée à un froid mur en béton, cachée derrière son verre, elle avait observé le manège super poli de Géraud, qui était tour à tour traité avec condescendance ou snobé, envoyé chercher du vin ou déposer un manteau de fourrure.

Sa bonne humeur l'avait impressionnée. Elle aimait sa façon de se pencher soigneusement pour lire les titres et les commentaires à côté de chaque peinture, puis de se redresser pour les contempler d'un air grave, vaguement perplexe.

Loin d'elle l'idée d'une idylle : elle en avait fini avec tout cela. Mais en observant ce visage ouvert, masculin, dépourvu de cynisme, une pensée l'avait traversée : pourquoi ne tombait-elle jamais sur ces oiseaux-là ?

Plus tard, Géraud lui avait confié avoir osé l'aborder car elle paraissait aussi seule et déboussolée que lui. Il n'était pas à son aise dans une galerie, n'étant pas un mondain. Quand les largesses du patron s'avérèrent ne pas aller jusqu'au dîner, Géraud l'avait alors invitée.

Anouk ne se rappelait pas lui avoir répondu. Mais, ayant trouvé son manteau, il l'avait entraînée dans une rue enneigée puis dans un restaurant chaleureux.

Elle était trop maigre à son gré. Il lui avait fait manger des pâtes et boire du vin rouge jusqu'à ce que ses joues retrouvent leurs couleurs. Il ne lui avait rien demandé, lui ayant juste parlé de sa famille, de son métier ; une conversation apaisante, sans conséquence, entre gens corrects menant des vies normales.

Ensuite, il l'avait raccompagnée en taxi, roues chuintant dans la neige fondue, faisant attendre le chauffeur le temps de la conduire jusqu'à la porte de son minable appartement, non loin de la Place Stalingrad. Il ne lui avait pas sauté dessus, n'avait même pas cherché à entrer, s'assurant simplement qu'elle avait sa clé avant de prendre congé.

Il lui avait fait une cour lente, à l'ancienne : fleurs, expositions, promenades aux Tuileries, aux Serres d'Auteuil, au Luxembourg, chocolats chauds et petits gâteaux chez « Angelina »...

Géraud la traitait comme un petit être fragile : elle aimait bien cette attention. Quinze années de vie parisienne lui avaient enseigné l'art du détachement : des ivrognes, des fous, de la pollution, du bruit, de la solitude qui venait à l'aube, des hommes promettant de téléphoner sans jamais le faire... C'était bon de se sentir aimée.

L'appartement de Géraud, au numéro sept du quai aux Fleurs, sur l'île de la Cité, était merveilleusement douillet, chaleureux, confortable. Anouk y passa de plus en plus de temps, jusqu'au jour – quelle humiliation de constater qu'elle ne pouvait pas se souvenir des détails exacts ! – où ils étaient devenus amants.

Peu après, Géraud l'avait convaincue d'emménager chez lui. Cela aussi lui avait plu. Elle s'y sentait bien, ne se lassant pas d'admirer la vue sur Notre Dame, la Seine, les bateaux-mouches, le Quai de Bourbon et ses beaux immeubles du XVIIe, ainsi que l'Hôtel de Ville.

Les simples plaisirs domestiques – faire les courses ou cuisiner, les moments de détente en fin de journée, quand on se raconte ce qui est arrivé depuis la séparation du matin – lui donnaient le sentiment de vivre enfin une

relation normale. C'était réconfortant d'être avec quelqu'un possédant l'envie d'écouter ses petites fadaïses, et cela faisait du bien d'avoir à s'occuper d'une autre personne que soi-même, sans être toujours palpitant.

Géraud n'était pas ce que l'on peut appeler un boute-en-train ni le roi de la gaudriole, mais un homme patient et gentil. Petit à petit, elle avait repris confiance en elle. Ils se chamaillaient, bien sûr – un jour, elle l'avait accusé de préférer l'épave ramassée à la galerie à son vrai moi –, mais il était assez courant de se chamailler, non ? À présent, ils se comportaient presque comme des gens mariés.

Tout à fait comme des gens mariés, songea-t-elle en réalisant que Géraud lui parlait depuis un certain temps sans qu'elle l'entende.

« ... je lui ai répondu d'un ton sec et sans appel ! Ça lui a cloué le bec. »

Géraud leva les yeux, triomphant, et Anouk aurait voulu lui ébouriffer les cheveux. Il était si sympa et direct, si mignon et touchant à la fois... Ce serait un père fantastique. Non qu'elle voulût avoir des enfants tout de suite, bien entendu. Mais l'idée de l'avoir à ses côtés, le jour où elle accoucherait, était rassurante.

« Assez parlé de moi. Et toi ? Comment va Irina ?

— Elle est à Los Angeles, Dieu merci ! Au moins, grâce au décalage horaire, elle n'arrive pas toujours à me joindre. »

Irina Lagrange était la patronne d'Anouk. Une femme à la réputation légendaire dont la galerie du Faubourg Saint-Honoré attirait des clients en possession d'un million – ou

plus –, à dépenser sur de grosses peintures comme Vasarely, Botero, Soulages ou encore Éléonore Navarro et Alain Halter.

Trois ans plus tôt, après des années à accomplir des corvées avec opiniâtreté dans la moitié des musées et des galeries de Paris, à apprendre un tas de choses sur les techniques d'encadrement, d'éclairages, d'impression, la publicité – et ce, tout en développant son propre regard –, Anouk avait été récompensée par une offre : monter la deuxième galerie Irina Lagrange. Une galerie dont elle serait la gérante.

Elle avait déniché l'endroit parfait au cœur du Marais, dans le village Saint-Paul, plus précisément rue des Jardins Saint-Paul. Une galerie dans un bel espace ancien, qu'elle avait arrangée à son goût. Sa mission : dénicher et lancer de jeunes artistes qui, un jour, seraient en mesure d'alimenter la machine à gros sous d'Irina.

Anouk adorait son travail. Cela aurait été un boulot de rêve sans le monstrueux ego d'Irina. Cette dernière interrogeait Anouk sur toutes les décisions prises, la fustigeait pour ses défaillances et s'attribuait publiquement ses succès. Heureusement, Irina, qui approchait les soixante-dix ans, passait de plus en plus de temps à visiter les demeures de ses clients les plus fortunés, sur les côtes américaines et dans toutes les riches villes d'Europe. Pour autant, son influence ne s'en faisait pas moins ressentir.

— Alors, tu as passé une bonne semaine ? insista Géraud. Tu as vendu de grands formats ?

Anouk leva les yeux au ciel.

— Géraud, la valeur d'une œuvre ne réside pas dans ses mètres carrés.

— Je sais. Tu me l’as souvent dit. C’était juste pour montrer mon intérêt.

— Pardon...

Anouk se mordilla la lèvre. Le serveur apporta le vin et les plats. Par-dessus sa salade aux truffes, Anouk relata à Géraud son rendez-vous de cet après-midi-là avec un client envoyé par Irina ; l’un de ses « vieux amis », qui était arrivé avec une heure de retard et lui avait fait perdre son temps.

— Il a cru bon de m’infliger une leçon pontifiante sur le sens caché de chaque tableau : du jargon de catalogue d’art contemporain. À la fin, j’ai dû le jeter dehors pour pouvoir m’habiller. Sinon, je serais venue ici en clodo.

Elle marqua une pause au cas où Géraud aurait voulu lui faire encore des compliments. Mais non.

— Je hais ce genre-là, pas toi ? Montre Rolex monstrueusement voyante, accent snob bidon, qui te lorgne tout en parlant du rôle de l’art pour briser les tabous sexuels...

— On ne se dévisage pas beaucoup chez Borstein, Guyot et Nemri. Ce n’est pas le genre de la maison.

— Heureuse de te l’entendre dire ! Je ne voudrais pas que tu me plaques pour filer avec Madame Kattelle.

Le ton de Géraud se fit froid :

— Madame Kattelle a cinquante-huit ans... C’est la meilleure secrétaire que j’aie jamais eue.

— Je plaisante ! sourit-elle tout en imprimant à sa fourchette un petit moulinet plein d’humour.

Il était dur à la détente, ce soir.

— Je n'avais pas compris...

— D'ailleurs, ajouta-t-elle gaiement, essayant d'arrondir les angles, nous ne sommes pas là pour parler boulot n'est-ce pas ?

— Non, dit-il d'un air incertain. Tiens, prends encore un peu de pain... Tu ne te nourris pas assez.

Pour lui plaire, Anouk émietta un morceau de baguette dans son assiette. Par-dessus l'épaule de Géraud, elle aperçut deux jeunes gens penchés l'un sur l'autre, qui se souriaient à la lueur des chandelles, jambes entrelacées sous la table.

N'était-ce pas ainsi que cela devrait se passer ? Elle ressentit un tremblement d'inquiétude. Pourquoi n'allait-il pas droit au but ? Elle commençait à perdre son sang-froid.

Le serveur retira les assiettes puis apporta les plats principaux tandis que Géraud se mettait à lui parler, de long en large, d'un article des « Échos » traitant d'une importante hausse du CAC 40, grâce aux actions soutenues par les opérations de fusion-acquisition. Anouk acquiesçait aux moments voulus alors que son esprit filait sur une voie parallèle.

Elle pensait à tout autre chose.

Il était puéril d'espérer être emportée par la passion. Une relation adulte était fondée sur les sentiments, les compromis, le respect mutuel, sans oublier la trésorerie et un logement agréable. Le CAC 40, les fusions-acquisitions faisaient aussi partie de l'équation.

Géraud continuait à radoter, comme s'il cherchait à gagner du temps avant... Avant quoi ? Anouk promena nerveusement son poisson dans son assiette. Un homme

– cet homme –, pendant le reste de sa vie, « *jusqu'à ce que la mort nous sépare* » : c'était une idée effrayante.

Elle songea qu'elle avait pourtant de la chance, dans une ville où une femme seule avait plus de probabilité de recevoir un coup de fil salace qu'une demande en mariage. Et puis, les gens changeaient quand ils étaient mariés. N'est-ce pas ?

Mais quand Géraud termina son tournedos puis posa soigneusement son couteau et sa fourchette, le cœur d'Anouk se mit à tambouriner. Il se racla la gorge. Était-ce le grand moment ? Qu'allait-elle lui répondre ?

Son ton était solennel, sa voix grave.

— Anouk, si je t'ai invitée ici ce soir, c'est pour une raison précise. J'ai quelque chose à te dire et quelque chose à te donner.

— C'est vrai ?

Elle laissa échapper un rire idiot.

— S'il te plaît ! C'est sérieux. Je te prie de m'écouter.

— Mais oui. Je suis tout ouïe.

Elle avait l'impression de se débattre désespérément, comme un poisson dans un filet.

— Tu sais quoi ? J'ai encore faim. Incroyable, non ? bafouilla-t-elle. Je craque pour ces trucs au chocolat et à la crème, qui ont l'air irrésistibles.

— Entendu, lâcha Géraud sèchement.

Il fit signe au serveur.

— Et toi ? La tarte au citron meringuée ou le sorbet ? Que choisis-tu ? J'ai toujours pensé que le sorbet était...

— Je ne veux pas manger. Je veux parler.

— Ah ! Bon...

Saisissant son verre de vin, elle le vida d'un trait.

Géraud n'était en général pas très *fun*. Mais ce soir, il la lui jouait carrément croque-mort.

Il lissa sa cravate sur sa chemise.

— Les mois que nous venons de passer ensemble comptent parmi les plus heureux de ma vie, commença-t-il. Tu m'as ouvert les yeux sur tant de choses comme l'art, la cuisine exotique ou les coins de Paris dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. Je te trouve formidable. Je veux que tu le saches.

— Toi aussi, tu es formidable, répondit Anouk dans un murmure.

Il continua à tracer son sillon, comme s'il n'avait pas entendu. Elle comprit qu'il avait préparé son discours.

— Je pense à l'avenir. J'ai trente-six ans ; maintenant, je sais ce que je veux. Si j'obtiens cette promotion, je pourrais déménager... Une maison hors de Paris, dans les Hauts-de-Seine peut-être, ou les Yvelines. Qui sait, je pourrais même me mettre au golf.

— Au golf ? s'écria Anouk qui commençait à paniquer.

— Et je veux que quelqu'un partage cette vie avec moi.

Soudain, elle se vit piégée derrière une barrière blanche, un tablier à fleurs collé à la taille.

— Un foyer. Un équilibre. Des centres d'intérêts communs, psalmodiait Géraud. Des enfants, un jour...

Derrière la barrière blanche apparaissait à présent une mêlée de bambins hurleurs, barbouillés de confiture, lestés de couches rebondies. Anouk sentit son horloge

biologique tourner à toute vitesse, à l'envers. Une main plaça son dessert devant elle : une matière brune et visqueuse dans une mare de crème. Son estomac se souleva.

— Voilà les choses que je projette, que j'attends avec impatience, que je voudrais partager avec une femme.

Il la fixait avec intensité, presque féroce.

Vite ! Coupe-lui la route.

— On demande deux cafés ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Je suis un peu fatiguée.

— Une minute ! Ce que je cherche à te dire...

Il s'interrompit, exaspéré, au moment où elle feignait un énorme bâillement.

— Bon sang, Anouk ! Tu ne me facilites pas la tâche. J'ai quelque chose à te donner.

Maintenant, il palpait ses poches. Dans une seconde, il allait sortir la bague !

— Je n'ai besoin de rien. Je te jure. Ce n'est pas mon anniversaire.

— Cesse de m'interrompre, s'il te plaît. J'ai une chose importante à te dire.

— Rien ne presse. Remettons cela à demain.

À présent, elle tripotait distraitemment ses cheveux et souriait niaisement.

— Tu sais, je te trouve merveilleuse...

— Hé ! Moi aussi je me trouve merveilleuse ! Alors pourquoi est-ce que l'on...

Anouk jeta frénétiquement des regards autour d'elle, à la recherche de l'inspiration. Elle se pencha sur la table, serrant les avant-bras contre ses côtes pour arborer un décolleté façon Grand Canyon.

« Et si on rentrait à la maison ? fit-elle d'une voix câline. Pour faire l'amour divinement...

— Tu ne comprends pas. »

Il avait à présent sorti ce qu'il avait dans sa poche. Il le tenait caché entre ses mains en coupe, baissant les yeux avec solennité, comme un petit garçon sur le point de lui montrer un crapaud apprivoisé.

Anouk tenta une tactique différente.

« C'est trop tôt. »

Sa voix évoquait une tragédie inexprimée. Elle repoussa sa main.

« S'il te plaît, range cela ».

À la place, Géraud lui mit de force l'objet – une petite boîte carrée – entre les doigts.

Anouk hésita. Autant voir ce qu'il avait choisi. Avait-elle mérité les diamants ? Ou le prévisible saphir « pour aller avec tes yeux » ?

Elle ouvrit l'écrin. À l'intérieur se trouvait une chevalière en or, gravée du monogramme GSM. Les initiales de Géraud de Saint-Marc, qu'il fallait prononcer de Saint-Mare. *Môssieur* y tenait.

Elle la reconnaissait parce qu'elle la lui avait achetée elle-même, cette bague. Les hommes de sa famille en possédaient avec leurs armoiries. Cela avait été un geste pour lui témoigner sa reconnaissance, quand il l'avait hébergée.

« Oh ! »

Elle était perdue.

« Je... Je ne sais pas quoi dire... »

Elle sortit la bague, la tourna entre ses doigts puis chercha une explication dans les yeux de Géraud.

— Nous avons passé de bons moments ensemble.

Sa voix était chargée d'émotion.

— Oui...

Elle baissa la tête.

— Je voudrais que tu sois heureuse.

— Je sais.

— Mais...

Mais ? Anouk rejeta la tête en arrière. Mais quoi ? Elle avait perdu le script. Qu'est-ce qui se passait ?

— Mais je crois que ce serait mieux si...

— Si quoi ?

— Eh bien, tu sais...

— Non, Géraud, je ne sais pas.

— Si nous pouvions...

— Oui ?

— Je crois que ce serait mieux si nous pouvions être... seulement amis.

— Amis ? fit-elle en écho. Amis ? répéta-t-elle plus fort.

Il y eut un bruit sourd. C'était la bague, tombant de ses doigts sans vie dans le chocolat.

Chapitre II

Vert. Rouge. Des feux s'allumèrent. Des phares l'éblouirent. Le trafic vrombit et rugit. On entendit la sirène d'une voiture de police, un air de rap, genre mitraillette, provenant d'un véhicule qui passait.

Anouk remontait la rue Saint-Antoine en claquant des talons, fouettant l'air de ses longues jambes gainées de cuir. Un morceau de tissu chiffonné pendait d'un de ses poings. De temps en temps, elle en cinglait l'air avec colère, tel un dompteur de lions. On s'écartait de sa route.

Salaud ! Comment avait-il osé la plaquer ainsi ? « *Je te trouve formidable* », se répéta-t-elle en secouant la tête comme une folle. Si formidable qu'il lui avait fait dépenser plus de huit cents euros rien que pour lui demander d'être « amis. » Si formidable qu'il l'avait invitée dans le restaurant le plus côté du moment pour avoir le plaisir de la larguer en public.

Son regard s'embua ; elle traversa la rue sans s'apercevoir que les feux avaient changé.

Un concert d'avertisseurs la fit sursauter. Machinalement, elle répondit d'un geste grossier puis poursuivit son chemin. Elle renifla farouchement,

essuyant ses joues d'un revers de la main. Non ! Elle ne pleurerait pas.

Elle se mit à chanter très fort dans sa tête pour noyer la voix lui chuchotant qu'elle était seule et le resterait ; qu'aucun homme ne voudrait jamais vivre avec elle s'il pouvait s'en dispenser ; qu'elle avait été une idiote vaniteuse et ridicule de croire que Géraud pourrait vouloir l'épouser.

Du cran. Elle n'avait pas pleuré en public depuis l'âge de quinze ans, quand sa petite moucharde de demi-sœur l'avait espionnée par le trou de la serrure de sa chambre avant d'aller crier sur tous les toits qu'Anouk était une geignarde. Plus maintenant, en tout cas.

Elle avait choisi de vivre à Paris. De quitter le Pays basque et Biarritz, sa ville natale. Biarritz n'était pas comme Paris. Non !

Là-bas, les gens pouvaient se promener main dans la main et s'arrêter pour s'embrasser au milieu de la chaussée et des ponts ; on pouvait emmener tranquillement ses enfants, avec leurs grands-parents, au restaurant. Paris était une métropole où l'on marchait vite, en fuyant les regards. Où l'on se faisait tout livrer à domicile dans le plus grand anonymat. Où l'on traitait les chauffeurs de taxi de crétiens s'ils avaient l'outrecuidance de vous faire perdre deux minutes de votre précieux temps, et où l'on apprenait à cultiver cette petite lueur dans l'œil qui disait : « *Tiens-toi à carreau avec moi.* ».

Anouk aimait cela maintenant ; elle s'y était faite. Cette ville lui convenait. Elle était heureuse d'y travailler, d'y vivre.

D'accord, elle était retournée à la case départ. Et alors ? Elle avait déjà connu la solitude. Elle y était habituée. C'était mieux que de rester avec un homme ne l'aimant plus. Tout plutôt que cela, fût-ce pour une seule nuit...

Car après avoir énuméré les raisons pour lesquelles elle n'était pas faite pour lui – blabla psychologique sur la confiance mutuelle et la compatibilité des projets de vie –, Géraud avait été assez rustre pour lui proposer de rester chez lui jusqu'à ce qu'elle trouve un nouvel appartement, et pour lui reprocher de prendre les choses trop à cœur quand elle avait refusé.

C'est alors qu'elle s'était levée et avait quitté le restaurant, le coupant au milieu d'une phrase. Pas question de montrer à tout le monde combien elle prenait les choses à cœur.

D'ailleurs, elle n'avait pas besoin de sa charité. Elle avait d'autres possibilités que celle de traîner sur place, dormant sur le canapé de Géraud ou lui passant sagement sa margarine au petit déjeuner.

« J'ai un tas d'autres amis », lui avait-elle jeté sur un ton lourd de sous-entendus.

Le problème, c'est qu'ils n'étaient pas chez eux. Elle avait lancé quelques appels de la galerie, où elle était retournée ôter cette stupide robe pour réintégrer sa tenue de travail. Elle se sentait plus à son aise en jean et tee-shirt.

Mais il n'était que vingt-deux heures un vendredi soir ; la plupart des gens normaux étaient sortis s'amuser. Même Giulia, sa meilleure amie. Où pouvait-elle être ? Pourquoi ne décrochait-elle pas ?

Anouk haussa les épaules : elle réessaierait plus tard, avec son portable. Au pire, elle pourrait toujours descendre dans un petit hôtel.

Anouk imagina l'œil de l'employé quand elle débarquerait dans le vestibule chichement éclairé, minable, femme seule sans bagages. Son train d'enfer ralentit.

Où était-elle ?

Rue de Birague. Le square de la Place Louis XIII s'ouvrait devant elle. Instinctivement, elle traversa la rue pour échapper à la circulation, entra dans le square et commença d'en faire le tour, pour tuer le temps. C'était une nuit douce, la première du mois de juin, qui laissait poindre les prémices d'un véritable été. L'endroit était animé.

Un flot de touristes descendait d'un bus ; certains s'arrêtaient pour regarder les vitrines des magasins, d'autres se dirigeaient vers les restaurants et cafés bordant la place des Vosges.

Anouk aimait cet endroit. Elle y venait souvent à l'heure du déjeuner, pour admirer les bâtiments du XVIIe à l'ombre des tilleuls ou s'allonger sur la pelouse. Sur un banc, un groupe d'adolescentes se balançait d'avant en arrière, gloussant sans pouvoir s'arrêter, tandis que deux garçons en rollers fonçaient autour d'elles en décrivant des motifs compliqués, pour la frime. Un vieux monsieur promenait tranquillement son chien.

Près de la fontaine, au milieu du square, des types avaient installé un orchestre – saxo, contrebasse, guitare. Ils jouaient des standards du jazz « Nouvelle Orléans. » Anouk les écouta un moment. Ils étaient bons. Derrière eux, la ville s'élançait dans le ciel nocturne, étincelante

comme un feu d'artifice perpétuel. Le son du saxo flotta dans le square.

Anouk s'arrêta en serrant ses bras fort, très fort, sur sa poitrine. Sous ses doigts, elle pouvait sentir la délicate garniture de perles de sa robe rose. Si Paris avait sans doute l'air de la ville la plus romantique du monde, il ne fallait cependant pas espérer y trouver le grand amour...

Subitement, elle tourna le dos à la musique et au panorama. Son regard tomba sur une poubelle métallique, sur laquelle quelqu'un avait écrit grossièrement : « Dieu est amour. ».

Elle marcha dans sa direction. Prise d'une impulsion aussi sauvage que subite, elle fourra la robe à l'intérieur, entre journaux, gobelets écrasés et mégots de cigarettes, l'enfonçant jusqu'à ce que la délicate mousseline de soie commence à se déchirer et que la sauce tomate provenant d'un carton à pizza en macule les jolies perles. Voilà pour ses sots fantasmes féminins.

Elle s'essuya les mains, recula pour évaluer les dégâts. Sans doute certain marchand d'art de sa connaissance transporterait-il cette poubelle tout droit dans sa galerie, pour l'exposer avec un nombre à cinq chiffres comme « Réflexion sur carton à pizza numéro vingt-huit ». À propos de pizza...

Elle sut où elle allait trouver refuge.

Trente minutes plus tard, elle était rue de la Roquette, plantée devant la façade en piteux état de l'une des plus petites maisons du quartier, un sac en plastique à la main. La fenêtre surplombant l'étroit jardinet était condamnée

par des barreaux et voilée de rideaux, mais on voyait de la lumière à l'intérieur. Il lui sembla entendre des voix.

On était bien le premier vendredi du mois, non ? Certains ne changent jamais. Anouk appuya sur la sonnette.

Elle entendit une porte s'ouvrir, un cri décontracté d'homme, les pas adhésifs de tennis sur des carreaux nus. Une ombre se dressa derrière le panneau de verre coloré. Puis il y eut le déclic d'un verrou et de la lumière ruissela sur son visage. Dans l'encadrement de la porte se tenait un grand et bel homme à la tignasse couleur cannelle, un verre à la main.

Anouk pointa deux doigts sur lui.

« Les mains en l'air ! C'est un hold-up ! »

Il leva les sourcils, surpris. Avait-elle gaffé ? Et s'il était avec une minette ?

Puis il s'écria :

« Anouk ! Quelle surprise ! » avant de l'attirer à l'intérieur, et de la prendre sans façon dans ses bras. Il sentait le whisky.

— Salut, Stan.

Elle se détacha de lui.

— Tu joues toujours au poker, n'est-ce pas ?

— Mais oui. Viens, dit-il en souriant. Les pigeons sont toujours les bienvenus.

— Pigeon toi-même !

Elle le suivit sur le sol carrelé, se serrant pour éviter un vélo calé contre le mur.

— Qui t'a enseigné l'art du bluff ? Qui t'a soutiré un full avec une simple paire de neuf ? C'est bien moi, non ?

Mais Stan poussait déjà du pied la porte du séjour.

« Les gars ! Regardez qui est là ! »

La scène était si familière qu'elle hésita entre rire et larmes. Elle était émue. Rien n'avait changé.

Au milieu de la pièce trônait la grande table ronde recouverte d'une nappe tachée et jonchée de bouteilles de bière, de paquets de cigarettes, de chips, de jetons de poker colorés, de billets de banques, de cendriers débordants et – évidemment ! – de cartons de pizza éclaboussés de sauce tomate séchée et de fromage coagulé.

De la fumée formait un nuage visible sous le plafonnier en forme de globe. Ils étaient tous là, les habitués : Gabin, assis à califourchon sur sa chaise retournée, se roulant une cigarette ; Noah, avec sa façon bien particulière de battre les cartes ; Oscar, comptant ses jetons et faisant le total avec une calculette.

Il y avait aussi un autre homme, un inconnu en chemise noire, aux sourcils sombres et au regard provocateur.

Comme si son arrivée avait rompu le charme, la scène resta figée pendant une fraction de seconde, puis s'anima de nouveau.

Un tohu-bohu général l'accueillit. Certains allèrent chercher des glaçons à la cuisine. On lui fourra un verre dans la main.

Oscar sauta sur ses pieds pour l'étouffer dans ses bras, ses cheveux frisés lui chatouillant le menton.

« Comme tu as grandi ! » plaisanta-t-il.

Tout le monde lui demanda comment elle allait, ce qu'elle avait fait pendant tout ce temps. Elle songea alors à Géraud avec un regain de rancune. Comment avait-il osé l'enfermer dans son ennuyeux quotidien, avec ses exigences domestiques ? C'étaient eux, ses vrais amis.

« Je ne savais pas que vous laissiez les femmes jouer... »

Une voix arrogante coupa ce bavardage. C'était l'inconnu, toujours à table, soulageant une cigarette de sa cendre d'un doigt impatient.

Stan laissa échapper un rire énorme, désarmant, et posa un bras pesant autour des épaules d'Anouk.

— Les femmes, non. Anouk, oui. C'est mon amie, Simon. Anouk est de la bande.

— Elle nous a enseigné le *Texas Hold'em*, merde ! ajouta Noah. Elle va te mettre sur la paille si tu n'y fais pas attention.

— Je fais toujours attention.

Il se leva pour lui serrer la main dans les formes : il s'appelait Simon Barthélémy.

— Ainsi, c'est vous la célèbre Anouk ?

Il la scrutait avec intérêt.

— Je suppose, dit-elle en riant.

— Stan m'a beaucoup parlé de vous. Vous êtes basque, non ?

— Si.

— Mais vous habitez Paris ?

— Oui.

C'était quoi, ces questions ? L'Inquisition ? Il n'avait pas lâché sa main.

— Vous êtes mariée ?

— Non.

Elle retira sa main et lui lança un regard furieux avant de poursuivre :

— Et vous ?

— Bien sûr que non !

Il eut un demi-sourire amusé. Anouk se demanda si c'était une rebuffade ou une servile façon de draguer.

— Et vous savez jouer au poker ?

— Depuis l'âge de huit ans.

— Tiens, tiens, dit-il en levant ses sourcils. Que le meilleur gagne !

— Gabin, à toi la donne, lança Stan d'une voix soudain brusque. Anouk, tu connais les règles.

Il lui procura une chaise et compta une pile de jetons à sa place.

— Un euro la première mise, à la hauteur de cinquante euros, au choix du donneur.

Anouk connaissait leurs usages : pas de bavardage féminin. Parfait.

D'un geste vif, elle fouilla dans son sac en plastique et en sortit une bouteille de Pelforth qu'elle posa sèchement sur la table. Puis, elle jeta son sac à main et sa veste sur le grand canapé, glissa les pouces sous les bretelles de son débardeur et s'assit. Elle avait bien fait de repasser par la galerie pour se changer. Leur fidèle Anouk était de retour. Comment avait-elle pu se passer d'eux aussi longtemps ?

« Attaquez », dit-elle.

Ils commencèrent avec un jeu à cinq cartes. Dès qu'Anouk rassembla les siennes dans sa main, elle se sentit le point de mire général, vivante, sûre d'elle. Elle aimait cet instant où le monde se réduisait à une flaque de lumière, où il n'y avait plus que le cliquetis des jetons, le bruissement, le claquement des cartes, le choc d'une bouteille heurtant un verre. Dehors, le monde vaquait à ses affaires ; ici, tout dépendait du retournement d'une carte et de sa propre concentration.

« Le poker n'est pas un jeu, affirmait son père. C'est une tragédie grecque : l'homme face à son destin. Ne pas chanter victoire, ne pas gémir. »

C'était bien son intention. S'étant servi trois doigts de bière, elle en avala une bonne rasade, y noyant Géraud avec l'ensemble de cette désastreuse soirée.

La chance était avec elle. Elle joua comme une fée, abattant des mains gagnantes comme par magie, variant son jeu pour berner l'adversaire. Chaque fois qu'elle songeait aux regards compatissants de Géraud, ou au fait qu'elle n'avait nulle part où dormir cette nuit-là, qu'elle avait gâché sa vie, elle reprenait tout simplement une gorgée. C'était extrêmement efficace.

Les conversations masculines glissaient sur elle, sympathiques, familières, relaxantes.

Les meilleures années de sa vie, elle les avaient passées en compagnie des hommes. Il n'y avait pas de ces sournoises insinuations comme entre femmes ; pas de questions indiscretes ou de rivalité, ni de concurrence. Seulement le sport, des blagues, des anecdotes, des potins, du sexe.

À un moment de la soirée, un débat fougueux se fit jour. Il était question de savoir si l'animatrice d'une certaine émission télévisée était ou non sexy.

Cela les mena à une discussion générale quant à ce que chacun préférerait chez les femmes.

— La quantité, déclara Stan.

— De gros obus, fit Gabin avec de grands gestes.

— Le fric, dit Simon.

Oscar, quant à lui, n'avait pas de préférence, du moment qu'elles n'étaient pas plus grandes que lui.

— Tu as raison, Oscar, acquiesça Anouk.

Elle ajouta, d'un air taquin :

— Chacun sait que la femme idéale ne mesure pas plus d'un mètre cinquante !

— Ce qui te disqualifie ! s'écria Stan en riant. Et maintenant, Votre Majesté, quel est ton idéal d'homme ?

— Un mec qui n'a pas peur des araignées. Vos gueules tout le monde !

Elle lâcha un tas de jetons sur le pot :

— Et je vous relance de... vingt.

Noah abattit ses cartes, dégoûté.

— Je me retire.

— Moi aussi, soupira Gabin.

— Elle bluffe ! protesta Stan. Regardez-la !

Anouk arqua les sourcils à son intention. Quel gamin !

— Allez, Anouk ! l'encouragea Oscar. Massacre-le.

— C'est bien mon intention.

— Je te parie que non, la défia Stan.

— Je te parie que si, dit Anouk en soutenant son regard.

Ils se souriaient mutuellement, adorant ce moment.

Stan pointa le doigt sur elle.

— Si tu gagnes ce jeu-là...

— Quoi ? Tu m'expédies aux Caraïbes ? Tu me dédicaces un exemplaire de ton livre ?

— Je t'invite à dîner chez « Apicius » pour ton anniversaire.

— Mais, c'est dans plusieurs mois !

— Et alors ?

— Tu auras oublié.

— Non. C'est bien le sept novembre ?

— Faux, le huit.

— C'est bien ce que je disais, rétorqua Stan, le regard pétillant. Le huit à huit heures. Comment oublier ? Ce sera un rendez-vous spécial. Comme dans ce film...

— Oui, oui, je sais. Bogart et Bacall dans « Key Largo ».

— Pas « Key Largo ».

Simon était formel.

— Peu importe, s'impatienta Anouk.

Elle avait des fourmis dans les doigts. Elle était en veine et pressée de conclure.

Elle adressa un signe de tête à Stan.

— Je relève le défi.

— Qui perd paie.

— Bien sûr !

— D'accord. Vous autres, vous serez mes témoins.

Stan compta ses jetons puis les plaça cérémonieusement sur la table.

— Montre-moi, dit-il.

Anouk étala son jeu avec un élégant moulinet des doigts.

— Brelan de reines.

— Merde !

Stan s'effondra sur la table dans une parodie de désespoir et retourna ses cartes pour lui dévoiler un flush de trèfles.

Avec un cri de triomphe, Anouk tendit les bras et ramena à elle l'adorable tas de jetons. Quel jeu ! Elle se sentait dans une forme merveilleuse.

« Je commanderai du homard, décida-t-elle. Un risotto aux truffes et du champagne, naturellement.

C'était à son tour de donner.

Simon tira avec dédain sur sa cigarette.

« C'est un jeu de filles. »

Elle tendit le bras pour lui ôter la cigarette du bec et l'écrasa dans le cendrier.

« Pas quand on le pratique à ma façon. »

Au moment de la pause-café, Anouk avait gagné plus d'une centaine d'euros. Elle planait, ivre d'adrénaline et d'alcool.

« Ce n'est pas juste, je perds, se lamenta Oscar en pianotant sur sa calculette.

— Ne prends pas les choses trop à cœur... Une petite olive ? »

Elle se leva, étirant largement les bras pour décontracter les muscles de son dos, et alla rejoindre les autres dans la cuisine.

Là non plus, rien n'avait changé : placards des années soixante écaillés, grille-pain gorgé de miettes, journaux jaunis, le dessin encadré du « Canard enchaîné » que Stan adorait, montrant un éditeur qui disait à un auteur : « *Ça ressemble à du Modiano, ça ressemble à du Queffelec, ça ressemble à du Orsenna, mais... ce n'est que du Lévy !* »

Ne trouvant pas de tasse, elle en choisit une dans la collection de vaisselle sale qui jonchait l'évier. Près de la gazinière, Stan écoutait Simon avec une vive attention. Ils formaient une drôle de paire : l'un aimablement débraillé, l'autre aussi vigilant et réservé qu'un chat. De quoi parlaient-ils ?

Quand le café fut prêt, Stan promena la cafetière à la ronde, se frayant un chemin de ses grandes épaules, blaguant avec tout le monde. Il portait une chemise bleue par-dessus un jean délavé et effrangé, des tennis sans chaussettes, et avait une cigarette coincée derrière l'oreille. Comment arrivait-il à s'en tirer à si bon compte ?

Elle ne pouvait s'empêcher de sourire. C'était bon de le revoir, même si elle ne pouvait pas le lui dire. Il était bien assez crâneur comme ça.

Quand il arriva à sa hauteur, elle s'adossa au comptoir et tendit sa tasse.

— Tu es un porc, fit-elle en désignant la cuisine.

— Je suis occupé. Mon esprit se concentre sur des matières supérieures.

— Dois-je comprendre que le roman avance ?

— Une œuvre d'art ne saurait naître de la précipitation.
Anouk saisit son regard.

— Trois ans, ce n'est pas vraiment de la précipitation. D'accord, je me tais. Parle-moi de ce Simon. C'est la première fois que je le vois ici.

— Parce que c'est la première fois qu'il vient. Je l'ai rencontré par hasard il y a quelques semaines, et je lui ai dit qu'il pouvait passer quand ça lui ferait plaisir.

Il avait le regard vaguement fuyant. Anouk se demanda ce qu'il était en train de mijoter.

— Et il fait quoi dans la vie ?

— Il a lancé le magazine « Livresse ». Tu te souviens ? Celui qui a publié ma nouvelle : « Les yeux d'agate. »

— Oui. Tu as gagné soixante euros et tu t'es acheté une bicyclette.

— Bon, oui... Il a monté sa propre maison d'édition. Une sacrée réussite ! Tous les auteurs se l'arrachent. Il fait gagner des milliers d'euros à ses poulains...

Stan passa la main dans ses cheveux.

— Il trouve que j'ai du talent.

— Bien sûr que tu as du talent ! Je te le répète depuis des années. Tu as aussi un agent. Tu n'as pas l'intention de quitter Ariane après tout ce qu'elle a fait pour toi ?

— Non...

Stan avait l'air dérouteré. Il reposa la cafetière et plongea les mains dans ses poches.

— Comment va Gérard ?

— Géraud.

— C'est pareil. Il t'a laissée venir jouer, ce soir ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Seulement que l'on ne t'a pas vue depuis que vous êtes ensemble.

Croisant les bras avec défiance sur sa poitrine, elle le regarda dans les yeux, sans rien dire. L'humiliation de la soirée lui revenait en mémoire. Quelle idiote ! Mais elle n'allait pas craquer et sangloter comme une petite fille sentimentale, surtout pas en face de lui.

— Tout est toujours super, alors ? insista-t-il, la dominant de son sourire nonchalant.

— Tu ne sais pas que plus personne ne dit « super », en France, depuis mille neuf cent soixante-dix ?

— Comme tu deviens revêche avec l'âge ! Ce pauvre Gildas était sûrement trop content de se débarrasser de toi ce soir pour pouvoir se pencher tranquillement sur les affaires bien reposantes de ses clients.

Anouk lui jeta un regard furieux.

— Géraud. Au moins, lui, il a un vrai métier. Certains hommes sont obligés de gagner leur vie, tu sais ?

Stan eut un large sourire.

— Attention, tes narines se dilatent. On dirait un chameau très condescendant.

— Oh ! La ferme !

Elle le poussa et retourna à la table de jeu. Ce n'était pas le moment de l'asticoter.

Quand la partie reprit, sa chance tourna brusquement. Peut-être était-ce l'alcool, ou simplement le désir brutal, masculin, de gagner, mais les hommes étaient devenus plus agressifs. Anouk commença à se sentir exclue. Son tas de jetons fondit comme neige au soleil.

N'ayant plus un centime d'euro en poche, elle signa une reconnaissance de dette. Elle déclara forfait au bout d'un seul jeu et se rendit dans l'entrée afin de téléphoner à Giulia, qui était sûrement rentrée.

« Vous êtes bien chez Giulianna Di Vitto. Veuillez laisser vos nom et numéro de téléphone et je vous rappellerai. »

Bip.

« C'est moi ! J'ai besoin de ton aide. Appelle-moi tout de suite sur mon portable. C'est urgent ! »

Quand elle retourna à la table, les hommes parlaient d'une personne qu'elle ne connaissait pas. Un type travaillant au Palais Brongniart et y gagnant des fortunes colossales. Ils n'arrêtaient pas de gloser sur son six pièces au Champ-de-Mars – avec vue sur la Tour Eiffel –, sa maison à Cannes – sur le front de mer, naturellement –, ses chaussures cousues mains, sa Ferrari.

— Je ne sais pas quand il trouve le temps de bosser, déclara Gabin, admiratif. Il passe son temps au Country Club de Paris à boire du champagne millésimé et à fumer des Cohibas, les meilleurs cigares cubains. Et vous savez comment il fête un gros contrat ? Il s'offre une « alerte rouge. » Vous savez ce que c'est ?

— Quoi ? Quoi ? fit Oscar, émoustillé.

Gabin lança un regard prudent du côté d'Anouk et baissa la voix.

— Une prostituée russe. Une vraie *cover-girl*, à huit cents euros de l'heure. Il dit que si elles ne sont pas russes, il n'y arrive pas...

— Connerie de machisme capitaliste, marmonna Anouk.

Elle avait basculé en arrière sur sa chaise pour prendre de la distance avec ces futilités qu'ils se renvoyaient entre eux comme des balles de tennis.

— Huit cents euros de l'heure...

Noah semblait jaloux.

— Pour lui, c'est comme acheter un « Carambar ». Il gagne plus d'un million d'euros par an...

— Merde !

— Et par-dessus le marché, son bonus est gigantesque.

La chaise d'Anouk s'écrasa de nouveau sur ses quatre pieds. Ces types étaient insupportables !

— Comment ça, gigantesque ? demanda-t-elle calmement.

— Obscène.

— Le plus gros de toute l'histoire de la boîte, d'après lui.

— Ce serait vulgaire de divulguer les chiffres exacts.

— J'imagine, ricana Anouk.

Les hommes pouvaient être d'une vantardise tellement puérile ! Elle se tourna vers Gabin.

— Au fait, comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Il me l’a dit en privé.

— Oh ! C’est lui qui te l’a dit !

Elle laissa fuser un rire plein de pitié.

— Tu ne l’as pas vu toi-même ?

Ils la regardèrent tous comme si elle était devenue folle. Peut-être sa curiosité était-elle un peu scabreuse, mais maintenant qu’elle avait commencé, autant aller jusqu’au bout.

— Donc, tu ne l’as pas vu toi-même ?

— Bien sûr que non ! Ne fais pas l’idiote.

— Pourquoi pas ? Et ne me traite pas d’idiote.

— Il ne peut pas me le montrer.

— Pourquoi ?

— C’est à la banque, nigaude !

— Son pénis est à la banque ?

Les sourcils d’Anouk montèrent d’un cran.

Cinq secondes de silence. Cinq paires d’yeux masculins la contemplaient avec un dégoût compatissant.

Stan se racla la gorge.

« Gabin n’a pas dit *pénis*, Anouk. Il a dit bonus.

— Oh ! »

La rougeur, qu’elle avait gardée à distance pendant son interrogatoire indécent illumina son corps tel un feu de signalisation. Soudain, elle se revoyait à l’école primaire, dépassant les autres filles d’une tête et chantant un temps trop tôt à la chorale.

Elle vit Simon adresser à Stan un regard qui disait : « *Où as-tu déniché cette nénette ?* » et fut mortifiée quand Stan répondit d'un petit mouvement des doigts : « *Je sais, ne fais pas attention.* »

Elle se força à un gloussement désinvolte.

« Heureusement que je n'étais pas la secrétaire de Freud, hein ? »

Ils se mirent à rire à leur tour, mais elle se sentait stupide. À partir de maintenant, plus question d'ouvrir la bouche, en tout cas pour parler.

Sa main se tendit vers la bouteille de Pelforth ; ce geste ne réussit qu'à embrumer un peu plus son cerveau. Un moment, elle prit un neuf pour un six, fit toute une histoire d'avoir perdu. Elle découvrit qu'elle manquait encore de jetons, signa une autre reconnaissance de dette. La fumée lui piquait les yeux ; elle avait la peau sèche et tirée.

À la fin d'une autre partie désastreuse, Anouk posa la tête sur la table et ferma les yeux. Elle se sentait très mal. Pourquoi être venue ici ? Elle s'était ruinée et ridiculisée. Tout le monde la prenait pour une idiote. Elle n'avait plus qu'une idée en tête : se coucher, dormir. Elle voulait aller au lit.

Au lit !

« Une seconde », dit-elle, tâchant de se redresser, d'y voir clair.

Quelqu'un distribuait les cartes autour de la table.

« J'ai un coup de fil à passer ».

Elle chercha à tâtons le téléphone, se mit à appuyer sur les touches. Rien. Elle le cogna contre la table, fit une nouvelle tentative.

« Ça ne marche jamais ces saletés !

— C'est peut-être parce que vous essayez de téléphoner avec une calculette. »

La voix de Simon était sèche comme le Sahara.

Tout le monde trouva cela hilarant. Anouk entendit leurs rires imbéciles. Elle vit Stan lui sourire ouvertement de l'autre côté de la table, montrant ses dents parfaites de séducteur. Enflammée par l'alcool et la colère, elle lui jeta à la tête la calculette qui heurta sa joue et percuta son verre, l'éclaboussant.

— Anouk ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Merde, Stan. Je ne t'ai même pas touché !

— Elle est complètement partie.

— Non, Gabin. Je ne suis pas ivre !

— Appelons-lui un taxi.

— Noah, s'il te plaît, je n'ai pas besoin d'un chauffeur !

Quelque chose de bizarre arrivait à la pièce. Les murs gonflaient et se dégonflaient comme des voiles. Le sol était de travers.

Quelqu'un se pencha sur elle.

« Ça va, mon chou ?

— Oscar, je vais bien », marmonna-t-elle avant de tourner de l'œil.

Chapitre III

Le lit était chaud et moite. Le soleil dardait ses rayons à travers les voilages. Une mouche bourdonnait quelque part. Stan grogna à travers ses lèvres sèches. Il se tourna sur le ventre et enfouit son visage dans l'oreiller.

Le bourdonnement reprit ; ce n'était pas une mouche, mais la sonnette. Ouvrant un œil gonflé, il regarda le radio-réveil : presque midi. Il se retourna sur le dos, redressa la tête. Après un moment assez douloureux, son cerveau suivit.

Hemingway s'est probablement senti ainsi une grande partie de sa vie, songea-t-il. Cette pensée réconfortante lui donna la force de se lever pour enfiler son caleçon. Il ajouta un tee-shirt blanc passablement propre, aplatit ses cheveux, puis se traîna jusqu'à la porte d'entrée.

Dans le couloir, quelque chose blessa son pied nu. Sautillant et jurant, il décolla une capsule de bouteille incrustée dans sa chair et poursuivit son chemin. C'est vrai qu'Hemingway s'était flingué, à la fin...

Sur le seuil, une jolie fille lui souriait. Machinalement, Stan lui sourit aussi. Il mit quelques secondes à reconnaître en elle l'une des étudiantes qui fréquentaient son atelier d'écriture créative du mardi soir. La semaine

dernière, ils étaient allés prendre un verre après le cours. Elle était très douée pour écouter les autres.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit-elle, timide. Vous m'avez dit l'autre jour que si je passais dans le quartier, on pourrait travailler ma forme. Vous vous rappelez ? »

Elle fit un geste vers sa poitrine, vaste et délicieusement arrondie. Après un moment de confusion, Stan vit qu'elle étreignait une liasse de livres et de papiers.

« Mais j'arrive peut-être au mauvais moment ?

— Non, non... »

Une chevelure brune tombait sur ses épaules telle une nappe brillante. Sa peau était lisse, son teint vermeil.

« Vous tombez à pic... Entrez. »

Il recula pour la laisser passer, respirant une fraîche odeur de savon qui le renvoya tout droit au lycée.

« Quel beau verre, reconnut-elle, en admirant le panneau gravé de la porte. J'adore les vieilles maisons. Elles sont si pleines de...

— Restez où vous êtes. Ne bougez surtout pas ! »

En ouvrant la porte du living, Stan recula devant les âcres émanations de la veille. La scène qui frappa ses yeux, baignée d'un affreux demi-jour, lui rappelait un film de Tarantino.

« J'oubliais... Il se frotta une joue bleuie. Attendez une minute, d'accord ? »

Elle s'arrêta docilement dans l'embrasure. Prestement, Stan tira les rideaux puis fit le tour de la pièce en

ramassant bouteilles, verres, cendriers, sachets de chips froissés et autres épaves, qu'il entassa en équilibre précaire au centre de la table.

Puis, avec une adresse née de l'habitude, il attrapa les coins de la nappe, les rassembla pour former un énorme sac et transporta tout ce foutoir cliquetant dans la cuisine.

Revenu sur ses pas, il ouvrit une fenêtre, retourna les coussins du canapé afin de déloger tout ce qui pouvait y rester et tapota aimablement l'un d'eux.

« Asseyez-vous. Je vais faire du café. »

Appuyée au chambranle, Jessica le regardait avec un franc amusement, un bout de langue rose recourbé contre sa lèvre supérieure.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? »

Son sourire s'épanouit, révélant des dents droites et nacrées.

— Vous. »

Stan décida que c'était le bon moment pour rentrer son tee-shirt dans son jean.

« J'ai fait la fête hier soir. »

— Ça se voit. »

Jessica alla s'asseoir en ondulant sur le divan et croisa ses jambes nues. Elle eut un soupir songeur.

— J'aime les fêtes.

— Pas ce genre-là. C'était une soirée entre garçons : cartes, alcool... Vous êtes bien trop jeune et innocente pour ce genre de choses.

— J'ai vingt-deux ans.

— Justement, répondit Stan avant de se retirer dans la cuisine, se souriant à lui-même.

Les jeunes filles sont adorables. Il tâcha de se rappeler sur quel texte elle travaillait. Était-ce le monologue du déserteur ou le truc sur les rêves ? Il faudrait qu'il arrête de boire autant.

Tandis que le café passait, il fonça dans la salle de bains. Il localisa les boîtes de paracétamol, en extirpa deux cachets qu'il avala avec un grand verre d'eau. Puis il pressa le tube de dentifrice afin d'en extraire une boule de pâte qu'il promena dans sa bouche avec sa langue. Voilà qui était mieux.

Le corps rafraîchi, la mémoire lui revint.

Il se rappelait maintenant comment Jessica l'avait abordé au moment où il quittait la salle pour lui poser une question sur « Absalon, Absalon ». Oui, c'est ça. William Faulkner était son héros : un sudiste, un génie, un buveur de whisky.

Le fait que ce joli minois se fût aventuré au-delà de la place de la République pour les rejoindre au troquet était excitant. Il avait voulu en savoir plus.

Trois bières plus tard, il était toujours en train de pérorer sur Faulkner, le Sud, la littérature, lui-même poussé par son attention flatteuse et le besoin d'esquiver ses questions, plus alarmantes, sur les problèmes de « modalité » et de « sémiotique. »

C'était tout le drame avec ces étudiants autodidactes, ou semi-autodidactes : parfois, ils en savaient plus que lui sur le jargon littéraire.

Minuit était arrivé très vite. Curieusement, ils n'en étaient jamais venus à parler d'elle, même s'il se

souvenait confusément l'avoir entendue dire qu'elle était secrétaire, originaire d'une de ces mornes villes industrielles du Nord de la France, comme Nœux-les-Mines ou Béthune. Il devait lui avoir donné son adresse et une vague invitation en partant, même s'il avait peine à s'en souvenir. Il fallait vraiment qu'il lâche l'alcool !

Quand il revint avec le café, Jessica était en train d'examiner sa bibliothèque.

— Tous ces livres ! J'ai du mal à croire que vous les avez tous lus !

Stan avait du mal à le croire lui-même.

— Les éditeurs m'envoient des trucs pour avoir mon avis. De plus, je fais un peu de critiques.

Il haussa les épaules modestement, renversant du café.

— Laissez-moi faire.

Jessica se chargea du plateau, versant le café avec des gestes précis, efficaces, tandis que Stan s'écroulait dans un fauteuil.

« Donc, vous habitez ici, dit-elle en se rasant sur le canapé. Vous ne pouvez pas savoir comme c'est passionnant, pour moi, de voir vivre un véritable écrivain. »

Stan jeta un coup d'œil à la pièce. Des piles de vieux magazines s'entassaient sur le sol. Un abat-jour pendait après sa carcasse en métal depuis que quelqu'un l'avait heurté, la veille. L'odeur de tabac refroidi planait toujours dans l'air.

— C'est un peu en désordre, évidemment...

— On ne crée que dans le désordre. C'est si prenant d'écrire ! Je suis en train de m'en rendre compte. Si ma

colocataire m'adresse la parole, je suis toute... perturbée. Vous comprenez ?

— Tout à fait.

Stan sentit la piqure d'une angoisse familière. Non, il n'avait pas le blocage de l'écrivain ; c'est juste qu'il laissait son roman mûrir dans son imagination.

— Mais vous n'avez peut-être pas un colocataire qui vous embête ?

Elle penchait la tête de côté, avec curiosité.

— Quoi ? Oh, non ! Je déteste partager avec d'autres gens.

— Même avec... des femmes ?

— Surtout avec des femmes. Toutes ces querelles pour savoir qui descendra la poubelle ou ira acheter le lait ! Quelle importance ? J'aime être libre de mes faits et gestes.

Jessica acquiesça.

— La solitude est une condition *sine qua non* à la vie d'un artiste.

— Oui. Tout juste.

Elle avait l'air de bien s'exprimer, pour une fille de vingt-deux ans.

— Dites-moi, Stan... Qu'êtes-vous ?

La question le prit au dépourvu.

— Écrivain, me semble-t-il...

— Non. Quel signe astrologique ? Elle rit de sa bêtise. Attendez, laissez-moi deviner.

Ses sourcils se froncèrent tandis qu'elle considérait les possibilités.

— Voyons. Vous êtes créatif, sensible, intelligent...

— Continuez.

— Et un peu égoïste. Verseau ?

Elle inclina la tête.

— Je me trompe ?

— Aucune idée. Je suis né un douze février, si ça peut vous aider.

— Je le savais !

Elle en applaudit d'allégresse : elle était aux anges. Ses yeux bruns s'écarquillèrent.

« C'est impressionnant. Ce doit être le Sagittaire en moi... Vous savez, signe d'intuition... Je suis dans l'apex avec le Scorpion. »

Stan ne comprenait rien à ses paroles, mais elle était si mignonne, si pétillante qu'il lui sourit à son tour.

« J'ai un service à vous demander. »

Elle sortit un stylo de son sac et chercha quelque chose dans sa masse de papiers. Stan se sentit défaillir. Il ne voulait pas gâcher son samedi à analyser la prose ennuyeuse de quelqu'un d'autre.

Elle lui tendit un livre.

« Je sais que c'est bête, mais vous voulez bien... ? »

Stan fut heureux de reconnaître son livre, le recueil de nouvelles qui avait lancé sa carrière portée par une vague de critiques dithyrambiques. Un exemplaire relié, en plus.

« Vous n'auriez pas dû vous ruiner.

— C'était en solde. Moitié prix. Coup de chance, non ? »

Stan sourcilla. Ce n'est pas quelque chose qu'un auteur aime à entendre. Il tourna la page de titre, prit le stylo offert et réfléchit un moment. Puis il écrivit : « *Pour Jessie, mon élève et amie si jolie* » et signa d'un paraphe. Il referma le livre et le lui rendit.

Jessica caressa la jaquette avec respect.

« Si je voyais mon nom sur un vrai livre, je crois que j'en mourrais.

— Cela écourterait de beaucoup votre carrière. »

Riant, elle serra le livre contre son cœur, si fort que sa poitrine déborda par-dessus son haut moulant. Était-ce ce que l'on appelait un bain de soleil ou un bustier ? En tout cas, il aurait aimé serrer la main de son inventeur.

— Vous... Vous faites quelque chose ce soir ?

— Moi ?

Surprise, elle haussa les sourcils.

— Pas spécialement. Pourquoi ?

— Vous pourriez me laisser votre manuscrit à lire et on en reparlerait en dînant.

— En tête-à-tête ?

— Bien sûr ! Cela vous ennuie ?

— C'est samedi soir...

Ses lèvres s'arrondirent, coquines.

— Vous devez avoir d'autres projets. S'il y a quelqu'un...

— Personne ! Rien. Ni projet, ni attaches, ni...

Un soudain vacarme éclata dans le couloir. Il y eut un petit cri de douleur, un coup vengeur, une diatribe marmonnée. Puis une silhouette au visage blanchâtre entra en claudiquant dans la pièce, seulement vêtue d'une chemise à rayures que Stan reconnut vaguement.

Il ouvrit de grands yeux. C'était sa chemise ! Et la femme à l'intérieur était Anouk. Il l'avait complètement oubliée.

« S'cusez-moi », grogna-t-elle.

Elle grimaça, touchée par un rayon de soleil dont elle se protégea instinctivement, puis traversa la pièce à l'aveuglette, déposant au passage sur la table une bouteille à capsule métallique. Stan, bouche bée, la regarda disparaître par l'autre issue. La porte de la salle de bains claqua, puis on entendit vomir.

« Je dois partir. »

Jessica était déjà debout. Son visage avait perdu son éclat.

— Mais, vous venez d'arriver ! dit Stan, bondissant de son siège pour lui bloquer le passage.

Il aurait voulu étrangler Anouk.

— Regardez, vous n'avez même pas fini votre café. Asseyez-vous.

— J'ai des courses à faire, et vous êtes occupé...

— Occupé, moi ? Oh ! Vous voulez dire *elle* ? demanda-t-il d'un ton incrédule. C'est juste quelqu'un qui est venu jouer au poker hier et a trop bu. Ce n'est pas grave.

— Vous avez dit que c'était une soirée entre garçons !

— Je ne vois pas Anouk comme une fille.

L'idée même le fit ricaner.

— C'est une vieille amie. Une très vieille amie. Très, très âgée.

Il avala sa salive.

— Elle va sur ses quarante ans !

Jessica eut l'air choqué.

— Personnellement, poursuivit Stan en baissant la voix, je trouve déplorable qu'une personne de cet âge perde les pédales et doive aller dormir dans la chambre d'amis. Pas vous ?

Jessica haussa les épaules.

— Mon bureau, en fait. C'est si frustrant. Je n'ai pas pu travailler de la matinée. Plus vite je pourrai la renvoyer chez son petit ami, mieux ce sera.

— Il ne tient qu'à vous...

Jessica rejeta ses cheveux en arrière.

— Enfin, cela ne me regarde pas.

— Bien. Alors, on se retrouve ce soir ?

— Je ne sais pas.

— Allons... Comment ferais-je pour terminer mon roman si vous ne me dites pas tout sur la sémantique ?

— Sémiotique.

Était-ce là un soupçon de sourire ?

— Vous voyez, je ne parviens même pas à le prononcer correctement. Et si vous me donniez votre numéro de téléphone ? Dès que je suis débarrassé d'Anouk, je vous appelle.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle en tortillant une boucle de cheveux. Je vais probablement être occupée.

— Laissez-moi votre numéro tout de même. Au cas où.

Quelques minutes plus tard, Stan, debout sur le trottoir, regardait se balancer les hanches de Jessica dans la rue. Le soleil brillait sur le galbe de ses chevilles lisses, où il aperçut l'éclat d'une chaînette en or. Tout en elle révélait la disponibilité.

Et pourquoi pas ? songea-t-il. À condition qu'Anouk n'ait pas tout gâché.

Il plongea les mains dans les poches de son jean, fronçant les sourcils :

Merci, Anouk. Je te revaudrai ça.

Rentré dans la maison, il la chercha. Au moins, elle aurait pu l'aider à faire un peu de ménage. Mais elle avait l'air d'être retournée au lit avec sa gueule de bois.

C'était un peu perturbant de l'imaginer couchée dans son appartement. Il passa la main sur sa poitrine, ne sachant que faire. Il était désolé qu'Anouk fût mal en point, la pauvre, mais elle lui avait déjà causé un tort considérable. Ce n'était pas comme si elle était sa petite amie. Loin de là ! Géraud pouvait s'occuper d'elle. C'était son rayon.

Stan se dirigea vers le téléphone. Inconsciemment, ses lèvres se froncèrent et il marcha à petits pas maniérés, pensant à Géraud portant une théière et tapotant des oreillers. Puis son visage se rembrunit. Cela se faisait-il d'appeler un autre homme pour l'informer que sa petite amie venait de passer la nuit dans votre appartement ?

Tout en réfléchissant à la question, il s'écroula dans un fauteuil près du téléphone et feuilleta paresseusement son

carnet d'adresses. Les pages en étaient usées, cornées, bourrées de noms et de numéros qui avaient été repassés à l'encre, couverts de gribouillis, entourés de griffonnages mystérieusement enrichis d'étoiles terriblement sibyllines. « *Maëlle, sœur de B.* » : qui était-ce ? « *Chez Pacco, cabine près du métro* » : et ça, alors ?

Il se rappelait le temps où les pages étaient raides, blanches et vierges, et la reliure un cuir sensuel, glacé et marqué de ses initiales. Un cadeau de Gwenn, sa belle-mère. « *Pour tous tes futurs merveilleux amis.* »

Elle avait déjà, en partie, rempli la première page qui disait : « *Nom : Stanislas Amaury Yves de Kervennec III. Adresse : Paris. Occupation : Écrivain.* »

Il se rappelait combien le jeune homme d'autrefois s'était enorgueilli de la sombre majesté de cette description, même s'il avait retiré, penaud, cette page après deux semaines d'initiation à la grande ville.

Aujourd'hui, le carnet était un condensé, dodu à souhait, d'éditeurs, cinémas, petites amies, bars favoris, rédacteurs en chef de revues, bibliothèques, piscines, restaurants, librairies... Et amis, bien sûr.

Le nom d'Anouk avait fleuri sur toute la section « A », comme des chardons dans un pré. Nul ne déménageait autant qu'elle. La toute première entrée, à présent barrée, donnait l'adresse de la FIAP Jean Monnet – foyer d'hébergement pour jeunes – où il était venu chercher une chambre bon marché dès son arrivée à Paris.

Le souvenir d'une longue chevelure noire se déployant autour de sa figure à l'envers, tandis qu'elle se penchait par-dessus la rambarde du dernier étage pour l'interpeller, s'imposa à lui.

En ce temps-là, Anouk était à ses yeux un être d'une inégalable supériorité, arborant le raffinement d'une femme de vingt-cinq ans, par rapport à ses naïfs vingt-deux printemps !

Elle savait comment se remplir la panse avec moins de quatre euros, quels marchés aux puces vendaient le mobilier le moins cher, comment s'introduire en douce dans les vernissages pour se goinfrer à l'œil de canapés et de champagne, dans quels cinémas on pouvait voir le film deux fois de suite afin d'être au chaud...

Elle l'avait présenté à la bande : un groupe informel d'artistes en devenir, de comédiens et d'écrivains qui grelottaient l'hiver, traînaient leurs matelas dans les parcs l'été, papotaient des heures au « Procope » autour d'un café, empruntaient argent et vêtements et s'assuraient mutuellement de leur génie.

Anouk était réputée pour sa morue à la biscaina invariablement suivie d'un dessert basque, bourratif, mais nourrissant : son *Etxebiz kotxa* – le gâteau de la maison –, que Stan avait réussi à rendre presque acceptable avec une épaisse couche de glace.

Dès le début, il avait apprécié son esprit aigu, son indépendance d'opinion, et même sa froide ironie, tout à fait différente de ces taquineries auxquelles les filles de chez lui l'avaient habitué. Il y avait même eu un temps, une nuit, des années plus tôt, où il avait cru...

Il se renfrognait. Il ne voulait pas songer à cette humiliante occasion. Il était différent alors, et Anouk aussi.

Retournant à son carnet d'adresses, il sauta vivement l'entrée Anouk. Certes, c'était long dix ans. Ils étaient

encore amis – et le seraient sans doute toujours –, mais il avait sa propre vie à mener, comme elle avait la sienne.

Il trouva le numéro de Géraud et le composa.

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX
Chapitre XXX
Chapitre XXXI
Chapitre XXXII
Chapitre XXXIII
Chapitre XXXIV
Chapitre XXXV
À propos de l'auteur